Les salles de garde des hôpitaux de Paris

BEAUJON. — SAINT-LOUIS.

L'hôpital Beaujon, situé au sommet du faubourg Saint-Honoré, est bien, vu de l'extérieur, un des plus laids édifices qui se puissent rêver. Il doit son aspect biscornu aux agrandissements architecturaux du commencement de ce siècle qui ont réalisé l'utile sans y joindre l'agréable. Tel quel, pourtant, il renferme une salle de garde fort enviée des internes, car elle jouit d'avantages qui ne se rencontrent point ailleurs.

Au premier rang de ces prérogatives, il faut citer la libre et gratuite circulation pour les internes sur le chemin de fer de l'Ouest: Beaujon dessert la gare du Havre. Ses salles reçoivent le personnel inférieur en cas d'accident, ou même en cas de maladie si les intéressés n'ont pas ce qu'il faut pour se faire soigner à domicile. La Compagnie, en retour du travail qu'elle occasionne aux internes, les invite à user et à abuser de ses trains au gré de leur fantaisie. C'est d'une bonne politique, et tout le monde y trouve son compte. Les hommes d'équipe sont choyés en amis, et les jeunes médecins vont avec plaisir, du samedi au lundi, boire un verre de cidre au Havre, ce qui est plus hygiénique que de manger une friture à Joinville-le-Pont.

Mais là ne s'arrêtent point les privilèges de la salle de garde. L'hôpital comprend dans son secteur bon nombre de théâtres et de cirques de ce riche quartier; cela donne lieu à un échange de services et de bons procédés qui se traduisent, de la part des établissements publics, par l'inscription d'office sur le registre d'entrées des internes de Beaujon.

Donc la vilaine bâtisse a, comme certaines femmes laides, ses charmes secrets, et comment s'ennuierait-on sur le domaine du plus enragé *fêtard* du XVIIIe siècle?

Ce Nicolas Beaujon, presque béatifié de nos jours par son titre de parrain d'hôpital, avait cependant bien mal débuté. Né en 1718 à Bordeaux, d'un commerçant enrichi, il se rendit célèbre en 1748 par un accaparement des blés qui lui valut les malédictions de toute sa ville natale. Mais les bénéfices de l'opération lui permirent de venir à Paris et d'y acheter d'importantes protections. Grâce à elles, il put épouser en 1750 une demoiselle Bontemps, fille du premier valet de chambre du roi, et dès lors sa faveur ne connut plus de bornes.

Quand il mourut goutteux et ataxique, le 14 février 1787, à la Folie-Beaujon, édifiée sur les immenses terrains achetés par lui à Chaillot, il laissait une fortune d'un peu plus de sept millions de livres, et ce diable *in extremis* se faisant ermite, légua la presque totalité de cette somme, énorme pour l'époque, aux pauvres et à diverses œuvres de bienfaisance.

Il était temps que ces libéralités vinssent un peu modifier la légende formée de son vivant. Jusque-là Beaujon s'était rendu célèbre, en dehors de ses exactions, par ses prétentions nobiliaires et son harem de berceuses. « Ces dames, toutes fort bien nées et de très bonne compagnie, dit Mme Vigée-Lebrun, dans ses notes et portraits, étaient appelées, dans le monde, les berceuses de M. Beaujon. Elles donnaient des ordres chez lui, disposaient entièrement de son hôtel, de ses chevaux, et payaient ces avantages avec quelques instants de conversation qu'elles accordaient au pauvre impotent ennuyé de vivre seul. »

N'oublions pas que Mme Vigée-Lebrun avait été chargée de faire du financier un portrait qui lui fut royalement rétribué; on comprendra donc sa manière de gazer le rôle des berceuses. Elle ne peut cependant, un peu plus loin, dissimuler la manière dont le vieux Crésus jouissait des dons de sa fortune mal acquise.

« Un étranger, raconte-t-elle, ayant un jour obtenu l'autorisation de visiter l'habitation, traversa la salle à manger comme le couvert était mis. Admirant l'abondance des vins, le bon air des plats, il fit au domestique qui le conduisait des compliments au sujet du maître si grand amateur de la bonne chère. — Hélas! monsieur, répondit celui-ci, la santé de mon maître l'oblige à ne manger que des légumes et à ne boire que de l'eau. — Mais au moins voilà un parc qui offre de bien belles promenades? — Hélas! monsieur, les douleurs de M. de Beaujon l'empêchent de marcher.

« Et comme les familières de la maison arrivaient:

« — Voici au moins une agréable compagnie, reprit le visiteur.

« — Hélas! hélas! soupirait toujours le domestique. »

C'était de son vivant que le gendre du royal valet de chambre, imbu des idées philanthropiques qui furent si à la mode à la fin du XVIIIe siècle, avait fait bâtir, sur partie de sa propriété de Chaillot, pour 1.500.000 livres de constructions destinées à recevoir 24 orphelins des deux sexes de la paroisse Saint-Philippe-du-Roule.

Le faste de cette demeure, très disproportionné à sa destination, encouragea la Révolution à la transformer en hôpital, destination qui resta définitive.

Les internes occupent, à gauche de la porte d'entrée du principal corps de bâtiments, une salle de garde dont les décorations n'eussent pas, comme sujets, été pour déplaire au propriétaire de la Folie-Beaujon, mais dont l'exécution n'est point assez artistique pour valoir les honneurs de la reproduction. Nous nous bornons donc à retracer dans nos images une scène restée légendaire dans les traditions de la salle de garde.

Pendant l'Exposition de 1878 une commission internationale d'hygiénistes étrangers, la plupart Allemands, entreprit la visite successive de tous les hôpitaux de Paris. Arrivée à Beaujon, la commission demande à voir le service du Dr Millard, qui, par hasard, ce jour-là était absent.

Un externe d'humeur gaie crut devoir désigner aux savants, comme étant M. Millard lui-même, l'interne de service qui le remplaçait.

C'était un très docte jeune homme, aujourd'hui médecin d'un de nos principaux établissements hospitaliers, dont la gravité précoce prêtait remarquablement au personnage qu'on lui faisait jouer à brûle-pourpoint.

Sans se troubler, celui-ci fit à la délégation les honneurs des moindres détails des salles placées sous ses ordres. Il la conduisit même devant le triple portrait des frères Trabuchi, fumistes italiens, suspendu à une place d'honneur, et leur expliqua que ces entrepreneurs avaient en 1844 légué 70.000 francs à l'hôpital pour la fondation à perpétuité de six lits affectés aux fumistes italiens malades. Depuis lors la connaissance de cette libéralité s'est conservée chez les ramoneurs transalpins, et comme ils jouissent en général d'une santé robuste, ils profitent de leur prérogative pour venir, sans aucune maladie sérieuse, garnir au complet les six lits et manger tranquillement les biftecks de l'Assistance. Le seul moyen de mettre fin à cette villégiature est de diagnostiquer chez les fumistes une affection des bronches nécessitant l'emploi du thermo-cautère. Après quelques applications ils se décident généralement à faire place à de plus intéressants malades.

Est-ce la longueur des explications sur la fumisterie, est-ce l'énervement causé par la vue des savants tudesques qui fit germer, en fin de compte, dans la cervelle de l'interne une idée bizarre?

Toujours est-il qu'au moment où il se séparait de ces hôtes ébahis de sa science, sur le palier de l'escalier, il enjamba gravement la rampe et à califourchon se laissa glisser jusqu'au rez-de-chaussée.

Un hygiéniste de Hambourg donna cette explication:

— Les médecins français se surmènent tellement qu'ils sont forcés de faire de la gymnastique, dès que leur service est terminé.

L'hôpital Saint-Louis, construit comme annexe et succursale de l'Hôtel-Dieu en 1606 par Claude Vellefaux, possède la plus grande salle de Paris. On sait comment l'hôpital fut créé et baptisé :

L'épidémie de 1562 pendant laquelle 68.000 personnes moururent à l'Hôtel-Dieu, et la contagion dont Paris fut affligé, en 1606, firent sentir la nécessité de bâtir un lieu pour les pestiférés, afin d'empêcher la communication d'un mal si dangereux. Henri IV, par l'édit de mai 1607, ordonna la construction d'un hôpital exclusivement destiné au traitement de la peste, et voulut qu'il portât le nom de saint Louis qui était mort de cette maladie. La première pierre fut posée le 30 juillet 1607, et l'hôpital fut ouvert en 1612.

Il était placé sous la direction et l'administration de l'Hôtel-Dieu. Pendant les années où il ne régna aucune maladie contagieuse, il fut quelquefois affecté aux convalescents sortant des hôpitaux.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, après la dernière contagion qui régna dans Paris, la destination de l'hôpital Saint-Louis s'étendit à toutes les maladies qui, sans être épidémiques, étaient néanmoins contagieuses, telles que la teigne, la gale, les scrofules, etc. Aujourd'hui Saint-Louis, en raison de sa spécialité, est l'établissement qui possède le plus de services. Le nombre des internes est, par suite, plus considérable qu'ailleurs : je crois qu'il n'est pas inférieur à 24 pour la présente année.

Tout ce monde, y compris les invités, dîne autour d'une immense table carrée si large, que pour se passer les plats au travers, les intéressés doivent lancer au convive qui leur fait face l'extrémité de leur serviette, et ramener le plat en tirant à soi le linge qui fait chariot.

Il serait injuste de parler de la table de la salle de garde sans citer « cette bonne Mélanie ». C'est le type idéal de la cantinière pour internes, entourant d'une gastronomie maternelle les générations successives de médecins qu'elle s'honore de servir, entendant tout, ne répétant rien, bref la perle des fourneaux hospitaliers.

Aux murs de la salle on voit entre autres curiosités une belle composition de Napo-Français, aquarelle entourant un sonnet intitulé *Matérialisme*

et une grande fresque de M. Bellery-Desfontaines, *le Sommeil de l'interne*. Celui qui a servi de modèle pour ce tableau ne buvait que de l'eau et ne connaissait guère d'autre maîtresse que l'étude. Aussi ne manqua-t-on pas de le représenter roulant sous une table de festin, ayant à ses côtés les épaves de l'orgie brutale, et là haut, dans le rêve, la vision d'une série d'amantes délaissées lui reprochant chacune à sa manière, leur abandon.

LE SOMMEIL DE L'INTERNE.

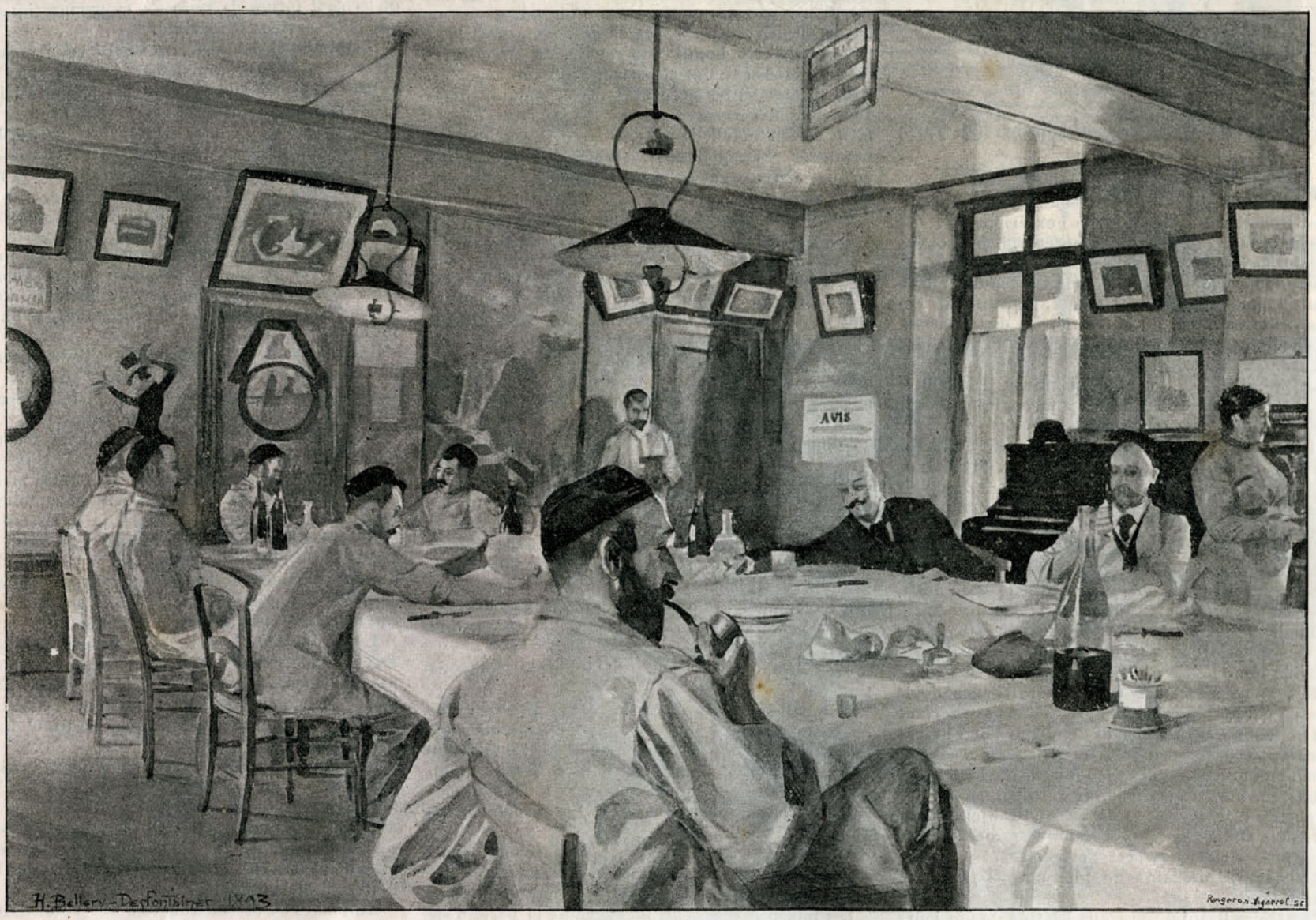
Je crois nécessaire de révéler cette antithèse aux prud'hommesques moralistes tentés de prendre au sérieux la fable. Certains journaux plus vertueux que pénétrants, après avoir consciencieusement pillé les anecdotes de nos salles de garde, ne se sont-ils pas avisés de gémir sur la dissipation des internes?

Je ne puis cependant pas lourdement expliquer que nos récits présentent un tout petit côté de l'internat, l'heure de récréation quotidienne d'une existence faite de travail et de dévouement.

Ne quittons pas la salle de garde de Saint-Louis, sans rappeler qu'elle se donna, il y a quelques années, le luxe d'un opéra polymorphe (*sic*) composé par les internes de service et retraçant les hauts faits du bon roi saint Louis. On y invita tous les professeurs et médecins des hôpitaux, et les billets d'entrée à 20 francs produisirent une recette considérable dont bénéficièrent les pauvres. Ceci dit pour calmer les scrupules des gens que scandaliserait la pensée de savoir nos internes capables de perpétrer une œuvre lyrique.

GUY TOMEL.

RÉCEPTION D'UNE COMMISSION INTERNATIONALE D'HYGIÈNE EN 1878 A L'HOPITAL BEAUJON.



SALLE DE GARDE DE L'HOPITAL SAINT-LOUIS.

LES SALLES DE GARDE DES HOPITAUX DE PARIS. — (Dessins de M. BELLERY-DESFONTAINES.)